

Variations sur le cours des séries

un autre regard
sur le monde et ses fictions

Nicolas Duffour

Nicolas Duffour

Variations sur le cours des séries

Un autre regard sur le monde et ses fictions

© Nicolas Duffour, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0068-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*« Je constate avec une sorte de mélancolie douce-amère
que tout au monde me ramène à une citation ou à un livre. »*

Jorge Luis Borges

À propos du monde et des séries

Convaincu de la valeur artistique des séries (dites « télévisées ») et de leur pouvoir d'évocation, Nicolas Duffour a participé dans la presse généraliste à la reconnaissance d'un phénomène émergent au début des années 90 et qui n'a depuis cessé de croître.

Les séries occupent désormais une place majeure dans nos loisirs et dans nos représentations. Elles sont concurremment des regard portés sur le monde et les fruits de sa complexité. Du coffre-fort, elles sont à la fois le contenu et la clé. Elles ouvrent des points de vue inédits sur l'actualité, tandis que cette dernière enrichit leur compréhension.

Il y a cependant différentes consommations des produits culturels. L'une consiste en une dévoration où l'appétit de nouveautés ranime incessamment le plaisir. L'autre, à laquelle souscrit l'auteur dans ce recueil, s'étend autant qu'elle s'étire, à la façon d'un rhizome et de ses radicelles. Elle procède par ramifications.

Le monde des séries est plus vaste, plus profond, à mesure que des liens sont noués. Il se ramifie avec l'actualité, mais avec aussi d'autres expressions, croisant les cultures populaires et savantes. La série *The Good Fight* offre par exemple une fine analyse de l'avènement de Donald Trump, tandis que le long-termisme prôné dans la Silicon Valley éclaire les stratégies de *Squid Game*, ou que *The White Lotus* nous initie aux pensées décoloniales...

Il n'est nullement nécessaire d'avoir vu les séries évoquées pour entrer dans la réflexion. Inversement, l'actualité peut se découvrir ou se redécouvrir à partir de références culturelles pérennes interceptant le « train fou » de l'information et soumettant la pensée à l'épreuve salutaire du dépaysement.

D'un côté comme de l'autre, l'enjeu n'est ni de faire aimer ou regarder une série (même si), ni de convaincre d'une quelconque opinion, mais de multiplier les points de vue dans un jeu de miroirs, de nouer et dénouer l'écheveau des significations.

La plupart des textes retenus ont été écrits entre 2024 et 2025. Une période riche en événements où le temps a précisément paru accélérer son cours, et une information chasser l'autre à un rythme effréné. Les premières chroniques sont

(un peu) plus anciennes mais étroitement liées à cette période, qu'elles concernent #MeToo ou la guerre en Ukraine. La dernière date des premiers jours de 2026, comme une fin de « l'histoire(s) ».

Nous ne sommes déjà plus à l'âge d'or des séries, mais au temps des plateformes et des productions... en séries. Leur valeur interprétative n'en est que plus grande.

Une cinquantaine sont convoquées, parmi lesquelles, précieux témoins de notre temps, *The Good Fight*, *Severance*, *Industry*, *1923* et *The White Lotus* sont les plus citées.

Regardons-les ensemble !

— Dernier Big Bang —

Deux séries emblématiques qui m’accompagnaient depuis huit et douze ans ont fermé boutique. L’incontournable *Game of Thrones* dans le bruit et la fureur et, moins cotée mais massivement suivie, *The Big Bang Theory* (TBBT) dans de grands éclats de rires [en boîte]. Bien que sitcom chorale, elle ne pouvait survivre au départ de Jim Parsons, l’interprète de l’ineffable Sheldon Cooper, génie asocial infatué : « *Tu connais mon intelligence. Ne crois-tu pas que si j’avais tort je le saurais ?* » [rires] Mais néanmoins désarmant de sincérité : « *Quand j’essaie de mentir, j’ai plus de tics qu’un labo travaillant sur la maladie de Lyme.* » [rires]

L’argument de TBBT est la confrontation d’une bande de geeks complexés et savants (Sheldon décroche dans l’avant-dernier épisode le prix Nobel de Physique) avec leur voisine bimbo. Ils collectionnent les figurines de Batman, révèrent *Star Trek*, *Star Wars*... et toute une pop-culture adolescente dont TBBT est un méta-discours biberonné à l’humour juif des séries *Seinfeld* ou *Friends*. Une culture immature, refuge de gamins binoclards harcelés, *encuculisés* par leurs mères (castratrices) et la virilité de leurs pairs ; un asile au sens du « *bon cucul bien familial* » du romancier Witold Gombrowicz.

Bien que les personnages aient vieilli, que la série se soit enrichie de savoureux personnages féminins, elle n’a jamais oublié ses fondamentaux. D’ailleurs Sheldon se souvient de tout : « *Ce cerveau n’oublie pas. Je n’ai jamais rien oublié depuis que ma mère a cessé de m’allaiter. C’était un mardi, il pleuvait.* » [rires]

Je suis triste. Mais pas à la façon de Sheldon. « *On pleure parce qu’on est triste. Par exemple, je pleure parce que les autres sont stupides et ça me rend triste.* » [rires] Triste, parce que les adieux de TBBT ou de GoT signent la fin d’une époque, celle des grande séries populaires dont les épisodes étaient livrés chaque semaine par des chaînes de télévision plutôt que consommées frénétiquement sur des plateformes. Celles dont on parlait à la machine à café ou à la cantine. Tels les personnages de TBBT en quête d’un sujet de conversation : « *Le dernier épisode de Star Trek Discovery était dément. – Chut ! Pas encore vu. – Et le dernier Walking Dead ? – Deux épisodes de retard. – Il y a bien un truc qu’on a tous vu ! – La vidéo de mon chien qui attaque une pomme de*

pin ? – Non plus, et maintenant tu m’as gâché la fin ! » [rires] C’en est sans doute fini des séries qui nous réunissent (nous synchronisent) et vieillissent avec nous. Et comme dit Apollinaire : « Les jours s’en vont, je demeure. » [soupirs]

— Plus dure sera la chute —

Le chef adjoint de la police Jim Burns (John Lynch) a la voix qui tremble, l'œil qui perle sous des sourcils charbonneux quand il parle du tueur de femmes surnommé « l'Étrangleur de Belfast » (Jamie Dorman) :

— *Il est tout sauf un être humain, c'est un monstre.*

— *Les hommes comme lui sont au contraire très humains, compréhensibles,* corrige la commissaire Stella Gibson (Gillian Anderson). *Ce n'est pas un monstre, c'est aussi un homme.*

— *Je suis un homme, moi aussi. J'espère ne pas lui ressembler.*

— *Non, rassure-toi. Même si tu as fait irruption dans ma chambre d'hôtel éméché et que tu as tenté de m'agresser sexuellement.* (Elle lui a fracassé le nez.)

— *Ce n'était pas une agression, tu es injuste, je voulais seulement...*

— *Tu voulais quoi ? Me sauter, me baiser ? Je te disais non, Jim, très clairement, mais tu as continué.*

— *Ce n'est pas pareil du tout.*

— *Non, ce n'est pas du tout pareil, pourtant tu as franchi la ligne.*

Initiée cinq ans avant #MeToo, la remarquable et mal-aimable (pas facile) série *The Fall* place au cœur de son intrigue l'asymétrie des rapports hommes / femmes (« *It's about power and control* »).

Flic, tueur, mari, amant, père, médecin, avocat, pour le pire comme le meilleur, héros ou salaud, elle montre comment un homme « se dresse » à la place dominante que tout conspire à faire sienne.

Face aux protagonistes masculins : la troublante Stella Gibson, à la fois glaciale et empathique, implacable et faillible. Le personnage ne se laisse pas saisir ; elle est la femme « qui prend », scandaleuse car ne faisant pas de sentiment dans sa sexualité.

À une autre femme, elle explique : « *Une fille, je ne sais plus, m'a raconté avoir demandé à son copain pourquoi les hommes ont peur des femmes. Parce qu'ils ont peur qu'on se paie leur tête, lui a-t-il répondu. Elle a alors demandé à des femmes pourquoi elles se sentaient menacées par les mecs. Elles ont dit : parce qu'on a peur que les hommes nous tuent.* »

— Une goutte de sang pour un océan de profits —

« *Comment a-t-elle pu à 19 ans, s'ébaubissait Joe Biden, convaincre les plus grands professeurs ? Et surtout convaincre ses parents, en disant : j'ai une idée, je vais créer une entreprise ?* »

Le (futur-ex) président des USA parlait d'Elizabeth Holmes, la femme qui valut neuf milliards avant d'être condamnée en 2022 à un peu plus de 11 ans de prison.

Les séries se régalent actuellement des fulgurantes « *true stories* » du monde de la tech. Avec une appétence pour le disruptif peut-être en rapport avec la façon dont elles ont transformé en deux décennies notre consommation de fictions...

Quand certaines jouent avec cynisme et non sans filouterie sur le registre sarcastique, *The Dropout* mise concomitamment sur l'empathie et l'effroi face au personnage d'Elizabeth Holmes, qui fit la promesse, à partir d'une unique goutte de sang, d'ouvrir une nouvelle ère de la prévention médicale. Rien de moins.

Theranos, sa société, c'est pourtant beaucoup moins. Ni scientifique ni social, Theranos est un projet entrepreneurial répondant à l'ambition de réussir à l'aune des valeurs néo-libérales. Être quelqu'un : avoir une idée monnayable pour créer son entreprise et peser des milliards.

Devant son miroir, la brillante Elizabeth Holmes, désarmante de vacuité, d'abord candide, bientôt féroce, monstrueuse, apprend à être ce « quelqu'un », modifie sa voix, adopte le col roulé de Steve Jobs (elle est surnommée « *Steve Jobs avec un cœur* ») et se réclame de MT, aussi bien Margaret Thatcher que Mère Thérèse. (Fascinant également : la façon dont l'actrice Amanda Seyfried, exceptionnelle, joue à être et parvient à devenir Elizabeth Holmes.)

« *Theranos c'est vous* », lui disent les communicants. Sa personne, son histoire, sa jeunesse et sa féminité, c'est la légende qu'ils veulent vendre, l'histoire que tout le monde veut entendre. « *À côté de chaque plafond de verre, il y a une femme en acier.* » #ironsisters

— *C'est juste une entreprise, ce n'est pas qui je suis*, concède-t-elle dans un moment de doute.